



*Traumatisme identitaire ou l'annihilation coloniale de l'autre chez Leïla
Sebbar*

Identity trauma or colonial annihilation of the other at Leïla Sebbar

Bakhouche Chahrazed

Université Laarbi Ben M'hidi Oum Elbouaghui (Algérie),
chahrazed82@yahoo.fr

Reçu: 25 / 08 / 2021

Accepté: 04 / 06 / 2022

Publié: 14 / 06 / 2022

Résumé:

Le spectre du passé ne cesse de jeter son ombre sur un présent incertain. La présence coloniale en Algérie a duré un siècle et trente ans. Une période suffisante pour démolir la personnalité algérienne en s'attaquant aux fondements identitaires d'un peuple musulman doté d'une pluralité linguistique symbole de la variété ethnique et anthropologique. Le traumatisme identitaire qu'a subi l'écrivaine Leïla Sebbar fut dur et violent. Une séparation et un anéantissement de l'identité patriarcale qui résonne encore dans ses œuvres. Malgré les années d'exil en France, sa mémoire d'enfant en Algérie coloniale fut hantée par le malheur d'être autre. Ne pouvant être ni du côté de la mère Française puisqu'elle porte un prénom arabe. Ni de celui du père parce que sa mère est étrangère, et elle ne parle pas l'arabe. Elle se voit perdue sans aucune voix.

Mots-clés: ère coloniale ; étrangère ; identité ; langue ; non-dit ; oubli.

Abstract:

The specter of the past continues to cast its shadow over an uncertain present. The colonial presence in Algeria lasted a century and thirty years. A sufficient period to demolish the Algerian personality by attacking the identity foundations of a Muslim people with a linguistic plurality symbol of ethnic and anthropological variety. The identity trauma suffered by the writer Leïla Sebbar was harsh and violent. A separation and annihilation of the patriarchal identity that still resonates in her works. Despite the years of exile in France, his childhood memory in colonial Algeria was haunted by the misfortune of being other. Not being able to be on the side of the French mother since she has an Arabic first name. Nor that of the father because her mother is a foreigner, and she does not speak Arabic. She is lost without any voice.

Keywords: colonial era; foreign; identity; language; unspoken; forgetfulness.

1. Introduction:

Leïla Sebbar est une écrivaine postcoloniale. Née en Algérie les années quarante, d'un père Algérien et d'une mère Française. Elle part pour vivre en France avec sa famille à la veille de l'indépendance. L'exil et le travail de mémoire qu'elle fait dans son œuvre, nous amène vers une époque coloniale jusque-là mystérieuse, opaque. Pas seulement sur le plan politique et militaire mais aussi identitaire. La guerre d'Algérie, et l'impact de la présence coloniale sur sa propre détermination. Sachant que ses parents n'étaient pas tous deux algériens : son père est algérien mais sa mère est française. Le fait d'avoir des parents de deux nations en conflit l'Algérie et la France et qu'ils soient tous deux instituteurs aux écoles de la république, crée un déséquilibre par rapport à l'ordre sociale de l'époque. Une hiérarchie que la domination coloniale imposait par des lois discriminatoires. Les Algériens étaient victimes de ce système qui les condamnait à être inférieurs aux colons, aux juifs. Donc cette relation entre dominé et dominant, est transposée dans le texte sebbarien. Le lien entre colonisé et colonisateur est la langue française, la belle langue de sa mère qui a séduit son père Arabe. Loin de la tribu, du patriarcat fort, qu'on a l'habitude lire dans la littérature maghrébine ; une maison, une école et une petite famille française modèle fut fondée. L'écrivaine par deux de ses œuvres majeures *Je ne parle pas la langue de mon père* et *L'arabe comme un chant secret*, écrit le contradictoire, l'éloignement. L'écho de son prénom arabe perturbe un idéal républicain construit par des parents intellectuels. L'espace limité à l'école à la maison de l'école prétend une éventuelle séparation du monde environnant. Le sentiment d'être autre, d'être étrangère au milieu des siens, de soi-même impose une dualité meurtrière au sein d'une société coloniale divisée. Le souvenir est inhérent à l'existence, l'auteure ne peut se voir qu'à travers ses mémoires d'enfant. Son déchirement ou son aliénation à l'autre moitié maternelle forment l'image d'une relation entre colonisé et colonisateur que le texte transmet par une négation de soi et une comparaison à l'autre. Le silence et la négation vis-à-vis son père et sa culture, nous amènent à poser la problématique suivante : s'agit-il d'un traumatisme identitaire ou d'une quête de soi ?

L'absence que suggère ces titres est un cri d'une femme séparée d'un monde patriarcale traditionnel, et d'une culture que seule la langue peut révéler. Leïla, un prénom arabe qui ne représente pas sa personne. Le fait d'être autre est un produit d'une idéologie dominante, liée à une présence de force ou à un choix.

1. Un effacement consenti:

1.1 Le père, un idéaliste républicain :

C'est lui qui a choisi de ne pas apprendre sa langue arabe à sa fille à ses enfants. Un maître, qui apprend la langue française aux enfants algériens dans les écoles de Jules Ferry. R ressortissant de l'école normale de Bouzaréha : « Et il racontait les Écoles normales d'instituteurs d'Alger-Bouzaréa. Il avait été ébloui. Il n'avait pas dû subir les premières discriminations des élèves indigènes. » (Sebbar, 2004,30). Un jeune intellectuel Algérien républicain, natif de Ténès. Il a fait l'école française après avoir fait l'école coranique. Il est comme d'autres instituteurs de sa génération un enfant de la République : « Les élèves sont des frères laïques. Ils sont tous les enfants de la République, ils seront les maîtres de l'école républicaine dans la colonie, les maîtres indigènes, ainsi en a décidé Jules Ferry, le Tonkinois » (Sebbar, 2004,32). En pleine période coloniale, en plein conflit il a choisi de se marier à une Française une institutrice : « Il aime réciter les poèmes qu'il découvre en même temps que la géographie fluviale du pays de France, ce pays des rivières où il rencontra la jeune Française, éblouie d'entendre un jeune homme étranger qui parle si parfaitement et sans l'accent de la province aquitaine » (Sebbar, 2010,59). À l'encontre de d'autres intellectuels algériens que l'écrivaine cite comme exemple de laideur Algérien, ces derniers ont conduit leurs femmes étrangères vers leur monde traditionnel, vers la langue et l'identité musulmane. Ils n'ont pas cherché à être comme l'autre mais de confirmer leur appartenance : « Il n'emmène pas sa jeune femme dans une citadelle fortifiée des hauts plateaux algériens, comme Sid-Ahmed Tidjani, grand maître religieux de la confrérie d'Aïn-Madhi, son épouse champenois, Aurélie Picard, rencontrée dans un hôtel de Bordeaux où s'est réfugié le gouvernement de la Défense nationale pour fuir l'avancée des Allemands, on est en 1870. » (Sebbar, 2010,59). Son père s'est donné à sa femme, à sa langue, aux valeurs de la mère patrie, la France : « La maison de ma mère n'est pas sa maison. C'est la maison de l'état français, de l'Instruction publique, dans l'école de « l'instituteur du bled », mon père, « le petit Arabe,

meilleur que les petits Français » (Sebbar, 2010, 59). C'est lui qui a rompu la tradition ancestrale en se mariant avec une étrangère et non avec une cousine : « Mais les enfants, ses enfants, nés sur sa terre à lui, de son corps infidèle, il a rompu la lignée, ses enfants nés dans la langue de leur mère, il aime la mère de ses enfants et sa langue » (Sebbar, 2003, 20, 21). Cette rupture se complète par un choix d'une idéologie républicaine, moderniste qui éloigne toute appartenance religieuse ou identitaire : « La citadelle ne sera pas musulmane mais laïque, c'est l'école de mon père à Aflou, un village des hauts plateaux du djebel Amour, on est en 1940. » (Sebbar, 2010,59). En se liant à la langue française porteuse de valeurs utopiques que le livre scolaire vénère, un missionnaire de la république pour diffuser ses lumières : « L'autorité de l'instruction publique avait nommé directeur l'instituteur du bled, formés comme d'autres garçons indigènes remarquables à la célèbre école normale d'instituteurs s'Alger, qu'on appelait la Bouzaréah, du nom du quartier où elle avait été érigée, suivant les normes de la III République, pour dispenser ses lumières. » (Sebbar, 2003,34). Son choix de dresser un mur entre ses enfants et sa tribu était pour se protéger du climat haineux de l'époque. Il a édifié sa petite France dans sa maison et son école. Là où tout se ressemble et identique à la république : « La petite France des instituteurs laïques, mon père et ma mère, est dirigée de main de maître pour devenir intre-muros une République idéale où s'exercent, au nom de la justice, de l'égalité, de la fraternité, les lois de l'apprentissage scolaire dans les livres de la France, la géographie et l'histoire de la France. » (Sebbar, 2010,60). Il a créé sa propre république loin de tout ce qui peut déranger : « l'interdit de la colonie, mon père le fait sien, que ses enfants ne connaissent pas l'inquiétude, qu'ils ne se tourmentent pas d'une prochaine guerre de terre, de sang, de langue. Son silence les protège. C'est ce qu'il pense et, depuis que des enfants lui sont nés corps et langue divisés, il en est ainsi. » (Sebbar, 2003,22,23). Il n'a pas inscrit ses enfants dans son école pour « indigène », comme a fait le père d'Assia Djebbar. Il les a scolarisés dans une école européenne qui se trouve dans le quartier Français. Une fois de plus il les sépare d'un monde qui est présumé être sien : « l'école de filles d'en haut, sur la place du village « européen ». » (Sebbar, 2018, 292). Il a choisi le meilleur pour sa famille. C'est ce qu'il croyait, il ne porte pas d'habit traditionnel, il possède une voiture Peugeot 202, il aime la photographie, il emmène ses enfants faire des vacances à la mer : « La première voiture de mon père. Une Peugeot 202 noire, carapace ronde, phares jaunes. Il l'a photographié autant que nous, sa femme et ses enfants. Elle roulait sur le sable, vers la mer, on tendait des lignes blanches sur des roseaux pour passer la journée à Rachgoun, Bni Saf, Port-Say. » (Sebbar, 2003,106). Il leur offre une autre vie différente de la sienne et loin du quotidien amer des Algériens. Auxquels on a interdit même le rêve comme le confirme Mouloud Feraoun : « Élève tes enfants et prépare leur avenir et ne fait pas pour eux des rêves qui dépassent les possibilités d'un Menrad. » (Feraoun, 1972,158). Un changement de destin pour une vie meilleure, moderne, pour avoir plus de chance, que lui. Il a été obligé très jeune à travailler pour nourrir sa mère et ses sœurs après le décès de son père : « Il travaillait, garçon de café, pour sa mère et ses sœurs. » (Sebbar, 2004,30), elle rajoute : « Il avait plusieurs années de suite, travaillé dans un hôtel à Ténès pour des patrons pieds-noirs qui se vantaient d'avoir un garçon instruit, un Arabe qui savait tenir les comptes, qui plaisait aux clients, ils aimaient parler avec lui. Un mois d'été il avait donné des leçons de ma thématiques au fils d'une famille de vacanciers, le pourboire avait été royal. » (Sebbar, 2003, 107). Il n'a pas arrêté de leur envoyer de l'argent même après son départ en France : « mon père a, toute sa vie, envoyé un mandat à la maison du vieux Ténès, pour sa mère et ses sœurs, il a continué après la mort de sa mère, et ma mère après la mort de mon père » (Sebbar, 2003,107). Son rêve était d'entrer dans l'école polytechnique à laquelle il n'a pas pu accéder pour manque de moyens malgré qu'il soit brillant en mathématiques et de descendance noble : « Je crois avoir compris que mon père aurait aimé être ingénieur mais que l'école de Boufarik, qui devait préparer à des études scientifiques, lui avait été interdite, faute de moyens financiers, malgré une ascendance prophétique... Je ne pense pas que j'invente » (Sebbar, 2018,292). Malek Bennabi décrit un peuple auquel on a abîmé le futur : « Le peuple algérien vivait dans un pays où l'avenir était barré : l'individu y naissait avec le pessimisme dans l'âme, ne trouvant pas les motivations existentielles exaltantes qui permettent à un homme de vivre ou de mourir pour quelque chose. » (Bennabi, 2005,7).

Sa fille le voit comme un fidèle à son maître comme Adonis : « c'est à travers lui, ce nom, le mien, que j'ai cherché Adonis le bon nègre dans de vieux livres oubliés, dans les catalogues de la bibliothèque nationale, à Paris. Je ne savais pas qui je retrouvais dans l'esclave nègre Adonis,

dans tous les esclaves africains des anecdotes coloniales du XVIII^e siècle. Ils avaient appris à parler la langue du maître français, et le maître leur a dit qu'ils étaient de bons nègres. Certains sont devenus des maîtres d'école, des maîtres de français ». (Sebbar, 2003, 23). Un bon père, un bon maître d'école, un bon époux : « C'était un bon maître, un bon père, un époux exemplaire. Pour moi. Ma mère était une maîtresse d'école sévère, mère modèle, épouse modèle » (Sebbar, 2010, 16). Il n'a pas contrarié son maître au contraire il essaye d'être son image son produit réussit. C'est de cette façon qu'il devint le bon citoyen, l'idéal œuvre des valeurs de la république. Leïla suit son père et enseigne la langue de sa mère, elle ne sort pas du destin qu'on lui a choisi : « J'étais un bon colonisé. Comme mon père. Je n'étais pas une fille. » (Sebbar, 2010,23). Cette soumission à l'autre, accepter d'être colonisé, était le seul moyen pour faire un changement et avoir une nouvelle descendance qui prendra entre ses mains son avenir et l'avenir du pays mais en réalité elle est offerte à l'autre rive. Ses enfants ne sont pas restés en Algérie, il va les envoyer poursuivre leurs études en France à la veille de l'indépendance vue le climat chaotique qu'a semé l'OAS. À cette époque, on cherchait les instituteurs pour les tuer comme Mouloud Feraoun. Son père aussi risquait la mort sa mère lui a raconté son incarcération et comment son fils Alain l'a averti : « C'était la guerre, la première, tu sais bien. J'habitais au Clos- Salembier, l'école, avec ma famille. Mon fils Alain m'a averti que mon nom figurait sur la liste noire de l'OAS. C'est lui qui m'a sauvé la vie. » (Sebbar, 2003,104) . Un fidèle à la république qui préparerait une génération qui demanderait l'indépendance de son pays un jour. Un paradoxe que sème l'enseignement de la révolution française aux enfants volés à leurs mères : « Ne pas trahir *les siens*. Mon père qui ne l'a jamais dit, je ne l'ai pas entendu le dire en français, peut-être lorsqu'il parlait avec ses amis algériens partisans comme lui de l'indépendance de l'Algérie, mon père disait-il, comme eux, les miens, les nôtres ? il s'agissait alors d'un peuple, son peuple dans sa langue, la langue de son pays, de sa terre, de sa mère, un peuple à libérer au prix de l'autre langue, ennemie, colonisatrice, mais elle avait su, elle aussi, travailler pour son peuple, pour la Révolution française. » (Sebbar, 2010,111). Il part avec sa femme et il meurt en exil en 2004. Il sera inhumé par sa fille dans Le Silence des rives, elle lui offre une mort musulmane : « Dans la chambre blanche, sur l'autre rive, il n'est pas seul. Un homme, assis contre l'agonisant, murmure à son oreille la prière des morts, dans la langue de sa mère. Il la répète trois fois. » (Sebbar, 1993, 147). Il a été enlevé à sa mère, à sa tribu à son pays, il n'a pas transmis sa culture à ses enfants, il n'a pas légué sa planche du coran à son fils unique : « La planchette de noyer léguée par son père, de père en fils, après lui son fils aîné n'héritera pas de la précieuse planche. » (Sebbar, 2010,63). Il a séparé ses filles d'un patio féminin traditionnel d'une grand-mère conteuse et des tantes chaleureuses.

Un idéal basé sur un parcours difficile. Un idéal d'une idéologie trompeuse, qui a su par ses dogmes briser sa propre identité, sa langue. Un prix que seuls ses enfants ont payés une rupture irrémédiable que le temps n'a pas était suffisant pour la dépasser. Son silence, a fait que ses enfants étaient des étrangers dans la terre de leur père et qu'il soit l'étranger bien aimé : « Entendre la voix de l'étranger bien-aimé, la voix de la terre et du corps de mon père » (Sebbar, 2003, 125).

1.2 Une langue, une identité:

Pour plusieurs écrivains Algérien à l'époque coloniale écrire en français était un moyen d'expression. Puisqu'ils possèdent une autre langue maternelle (arabe ou berbère), ils utilisent la langue française pour dire un « je » différent, révéler une autre identité comme le confirme Mouloud Feraoun dans *L'anniversaire* : « Pour la première fois, une certaine Algérie faisait entendre sa voix, une voix qui ne trompait pas, un langage qui venait du cœur et empoignait les cœurs. Quelques écrivains, musulmans de naissance et de tradition, bénéficient d'un accueil chaleureux, s'installaient le plein pied dans la littérature française » (Feraoun, 1972, 59). Un autre grand nom de la littérature maghrébine Assia Djebbar, que son père instituteur de la langue française, lui a appris la langue française, pour devenir la voix féminine algérienne. Ils content une autre réalité qui échappe à la littérature exotique des Français d'Algérie, là où l'Algérien n'a pas de place, non par négligence mais par une réalité vécue imposée. La langue devient une

identité personnelle, comme le confirme Philippe Blanchet : « Une langue, qu'elle soit, c'est un marqueur d'identité...une langue sert à dire qui nous sommes. » (Blanchet,2016). La langue française, pour Leïla Sebbar c'est sa langue maternelle : « La langue de ma mère me cernait, me cerne encore. Ma mère m'a enfermée dans sa langue, comme encore dans son ventre. Je me suis enfermée moi-même dans les livres- à l'école, en pension, pendant mes études de lettres en France- et dans la langue maternelle. J'ai appris d'autres langues, langues latines uniquement. » (Sebbar, 2010,17). Elle est écrivaine française, née en Algérie. Malgré son départ en France, elle ne se voit pas comme une écrivaine beure, ni comme écrivaine algérienne d'expression française puisque le Français est sa langue maternelle et elle est de nationalité française. Cette exclusion radicale a fait qu'elle ignore que son père est Arabe : « Il est arabe et je ne sais pas qu'il est arabe » (Sebbar, 2010, 61), jusqu'au jour où elle a mis ses pieds à l'école européenne qui se trouve dans le quartier européen dans la ville de Hennaya à Telemcen.

Elle est fille modèle de sa mère la française de France. Elle et ses sœurs parlaient la belle langue de France sans accent. Dans la bibliothèque de la maison que des livres en français. Pas de mots en arabe : « La France des livres habite notre chambre, la maison ne parle pas la langue étrangère, l'arabe. Nous avons les gestes de ma mère, la Française de France, sa voix, sans l'accent populaire des pieds-noirs mâtiné de français dégradé et d'espagnol, nous parlons la langue des livres que ma mère reçoit de France, ils sont serrés sur deux rangs derrière les vitres de la bibliothèque. » (Sebbar, 2010, 61), pas un seul livre en arabe : « Si un livre avait été oublié derrière les livres de la France, j'aurais vu le dessin de la langue inconnue, sans le connaître je l'aurais reconnu. » (Sebbar, 2010, 63).

Ce que veut dire être arabe, dans une société colonisée, c'est dissimulé derrière un autre mot musulman : « Je n'étais pas vraiment musulmane, on disait « les Musulmans » pour ne pas dire « les arabes » 14. L'identité nationale à cette ère n'existe pas, c'est par rapport à la langue ou à la religion qu'on classe les citoyens : « Oui, la frontière du sang, de la tribu, de la religion nous rejetait des camps antagonistes. » (Allouche, 2018, 18). L'identité nationale est liée à la république française. Son prénom arabe, attire la curiosité des filles des colons. Comment une française porte un autre nom, une autre identité méprisée et rejetée ? comment une arabe peut-elle entrer dans une école européenne ? Leïla réalise l'impact d'être autre sur ses relations au sein de l'école ce que sous-entends son prénom arabe.

Les filles inquisitrices, lui posent des questions sur son origine et comment une arabe est en école européenne elle répond qu'elle est française de mère française : « et moi, fille, dans cette histoire de langue d'origine. J'étais la fille de ma mère, je parlais sa langue, j'existais quand je disais à mes inquisitrices : « Ma mère est Française. » Mon origine, c'était là où ma mère était née, avait vécu. Authentifiée dans ma francité par ma mère ; Et toi, tu es française ? « Oui. Dans le livret de famille j'ai regardé. Française de mère française. »»17. Parler une autre langue, implique une autre culture ce qui est problématique pour la majorité des filles européennes dans cette école, il n'était pas suffisant de parler la langue reste le prénom arabe. Une différence qui va la laisser cible aux interrogations infinies. La question n'était pas posée à ces deux autres sœurs puisqu'elles portent des prénoms français Daniel et Lysel, elles ressemblent à leurs mère la Française de France.

Pour Leïla enfant, les choses sont claires malgré son prénom arabe, la langue de sa mère, c'est ce qu'elle connaît c'est à travers elle qu'elle s'entends, qu'elle s'identifie. Leïla précise que cette langue la cerne comme un enfant au ventre de sa mère. C'est la fille modèle de la mère Française. Elle n'entend pas l'autre langue, elle ne la connaît pas et n'a pas fait l'effort de l'apprendre comme sa mère : « En serré dans la langue de ma mère, je n'entendais que ce qui venait d'elle, ce qui était véhiculé par elle, imposé, reçu, digéré, appris, recraché. La langue arabe, je ne voulais pas savoir qu'elle existait. Je ne parlais pas ni ma mère. »(Sebbar, 2010,16). Son prénom elle ne le reconnaît pas, il ne la représente pas. Elle est cet autre prénom français qui figure à côté du prénom arabe

sur l'acte de naissance : « Je m'appelle aussi N. », je disais un prénom bien français que j'avais écrit près du mien sur un acte de naissance. » (Sebbar, 2003, 17). Ce refus est un choix du parfait., une sélection faite selon des conditions bien déterminées : La mère symbolise la force, la France, la belle langue.

Cette langue c'est son identité puisqu'elle est aussi la langue de l'école. Elle devient l'identité des enfants scolarisés, même si elle n'est pas langue maternelle, pour tous les écoliers c'est la langue de la mère patrie.

1.3 La langue française, langue des enfants de la République :

Pour Leïla Sebbar, comme pour beaucoup d'autres enfants de sa génération qui ont fait l'école de la république, la langue française c'est la langue de la mère patrie et ils sont les enfants de la république. Le livre scolaire, la marseillaise, la Marianne symboles des valeurs de la république. Ces éléments constituent les fondements de personnalité pour la future génération d'écoliers en Algérie. Sous les directives de Jules Ferry, les enfants sont éduqués suivant un système laïque sans appartenance religieuse ni ethniques. Tous ces apprenants de diverses descendance, n'auront qu'un emblème à défendre celui de la république française. Cette séparation des siens, et le rêve que propulsent les livres dans l'âme des enfants faisaient naître une relation spéciale avec la langue, la mère patrie et les maîtres d'école. Ces hussards noirs ressortissants de l'école normale de Bouzaréa. Français et Algériens croyaient en ce projet pour construire une nation moderne.

La langue française devient l'identité de ceux qui la parlent. Dans un ouvrage collectif intitulé *L'école en Algérie de 1930 à 1962* et où elle rend hommage à Mona Ouzouf : « La géographie est une école des songes » écrit l'historienne Mona Ouzouf, filles d'instituteurs, dans *Composition française* » (Sebbar, 2018, 295), parmi les premiers à avoir parlé de ces jeunes intellectuels au service du savoir et de la République. Une œuvre dans laquelle Leïla Sebbar contribue avec d'autres auteurs pour parler de l'école algérienne à cette époque. Dans ce travail, la langue et les méthodes d'enseignements sont des éléments essentiels pour raviver des mémoires prisonnières de ce passé coloniale. Liée à l'identité de chaque écrivain, ces diverses origines deviennent une seule : un bon citoyen, un nationaliste français, fasciné par la révolution française, lié à une patrie qu'il ne connaît pas. Lorsqu'il s'agit d'un auteur arabe, son prénom ou son nom crée problème dans la classe. A l'instar de Joëlle Bahloul son texte est intitulé *Le nom et la langue* : « Chaque jour entre 1957 et 1961, j'ai entendu mes institutrices énoncer le dilemme de mon identité : un prénom français et un patronyme arabe... chaque matin dans ma classe, j'ai appris que je n'étais pas vraiment française et pas arabe non plus. Ni française du fait de mon patronyme, ni arabe du fait de mon prénom. Mais alors, qu'était mon identité si je n'appartenais à aucun camp, car j'étais dans les deux à la fois ? l'institutrice répétait chaque jour ce rituel de l'identité problématique » (Bahloul, 2018, 33) elle rajoute : « l'école française en Algérie nous préparait à quitter notre pays natal. De fait, c'est à l'école, que nous quittions l'Algérie pour quelques heures. Elle s'adressait à nous par notre prénom français pour nous aider à nous intégrer dans la future société française » (Bahloul, 2018, 35). Un autre témoignage, d'un autre enfant de la république, sur ce qu'il appelait un discours pour être de bons citoyens : « À l'heure de la cérémonie, on entourait la maîtresse en se tenant la main pour écouter le discours qui devait faire de nous des citoyens avisés. » (Besnaci, 2018, 79). Pour Leïla Sebbar l'école c'est l'enfermement, c'est elle qui germe la distance par rapport à l'autre qui n'est que le pays du père : « Lorsque nous allions à l'école du village, l'école de filles. Citadelle close, enfermée dans sa langue et ses rites, étrangère, distante, au cœur même de la terre dont nous ne savions rien et qui avait donné naissance à mon père, aux garçons de sa langue, à nous, les petites Françaises, à mon frère séparé de nous, les filles, hors de la maison. » (Sebbar, 2003, 39). Elle n'a pas une nostalgie à cette école. Elle déteste ses maîtresses : « Je crois avoir appris à l'école de mes père et mère, à la maison de l'école, plus qu'à l'école des institutrices. Je n'ai pas aimé mes institutrices. Je n'ai pas aimé mes condisciples. Je n'étais pas aimable. Sauvage. On ne m'approchait pas. » (Sebbar, 2018, 293). Le climat de l'école est dans la maison du matin au soir la maman est toujours la maîtresse d'école : « ma mère, institutrice à

toute heure à toute heure du jour » (Sebbar, 2018, 294). Elle est déjà en école à sa maison, elle n'était pas à l'aise à l'école puisqu'elle n'avait pas d'amitié avec les filles de l'école. À cause de sa différence elle n'a pas gardé en mémoire un souvenir heureux à l'école. En ce lieu de savoir en Algérie, on ne parlait pas de tout sauf de ce pays colonisé : « Dans ses écoles de l'Algérie coloniale, au nom de l'unité nationale, on nous enseignait, comme de bien entendu, que nos ancêtres étaient les Gaulois ! » 311, l'Algérie n'existe pas, Benjamin Stora le : « Dans mon enfance l'entité nationale définie aujourd'hui sous le nom d'Algérie n'avait pas d'existence à mes yeux » (Stora, 2018, 305).

Cette séparation du père, de sa langue, de son pays natal, va créer un traumatisme identitaire. L'écrivaine est française, mais le malheur d'être autre ne fait que bousculer son existence. Un prénom arabe, un père arabe, une mère française et un pays colonisé celui du père et pays colonisateur celui de la mère. Une société divisée : des colons, des pieds noirs, des arabes. Ces derniers qui ne vont bénéficier d'aucun droit, ils vivent dans des quartiers « nègres », ils ont un mode de vie différent des deux autres communautés.

Autant que dominé, leur appartenance sera rejetée, et tout ce qui en relation avec cette partie sera remis en cause ou éliminé. L'écrivaine vit au milieu de cette société sans en avoir contact : « Mon père, avec lui, nous séparait de sa terre. Pourtant tout autour de l'école c'était l'arabe. Les murs n'étaient pas si épais... » (Sebbar, 2003, 42). Son père aide les enfants pauvres issus de ces endroits défavorisés : « Nous, ses enfants et sa femme, étrangers, dans le quartier populaire, « indigène », musulman, où il était le maître absolu de l'école et le bienfaiteur des habitants, hommes, femmes, enfants, son peuple, pères, mères, fils et filles de son peuple, de sa terre. » (Sebbar, 2003,31).

Leïla Sebbar enfant, sera prise par cette vie d'instituteurs, cette utopie française. Par les livres, et l'éducation française, elle se trouve éloigner de tout ce qui est patriarcale. Ce qui va la mettre dans une confusion, un rejet de soi une fois qu'elle sera classée comme son père. Le sentiment d'être étrangère n'est que l'écho d'un malaise identitaire, personnelle.

2.Traumatisme identitaire :

2.1 Un exil intérieur :

D'ores et déjà, l'écrivaine confirme une absence consentie : « Le mutisme, oui. Ou la disparition dans un ailleurs, les yeux fixes, le corps droit, figé. Je n'ai pas fugué. Je suis toujours partie avec une autorisation au moins verbale ou tacite. » (Sebbar,2010,11). Leïla Sebbar a recouru dans ses écrits au fragment, elle ne se raconte que par des traces de mémoire. L'écriture autobiographique n'est pas envisageable. L'objectif n'est pas uniquement témoigné de cette époque, où raconter son enfance en Algérie. Mais ce qu'on peut toucher par ces textes -identiques en composante référentielle- l'image incomplète d'une personne déchirée. L'épreuve de l'écriture à la première personne est impossible : que raconter alors qu'elle fut séparée dès le premier cri de naissance de toute appartenance à part celle de la République. Un de ses *récits* -comme elle le signale dans la première de couverture- L'arabe comme un chant secret, les textes courts recueillis sont écrits à la première personne, extraits généralement de revues ou d'ouvrages collectifs. Les titres ne sont pas changés. Elle écrit à la première personne au collectif, avec d'autres écrivains qui ont eu la même expérience : une enfance dans un pays en guerre. Raconter un souvenir sur un événement précis qui a marqué toutes ses mémoires, des œuvres comme : Une enfance d'ailleurs son texte est intitulé La Moustiquaire (Sebbar,1993,198), Une enfance algérienne (Sebbar, 1997), À l'école en Algérie des années 1930 à l'indépendance, son texte est intitulé : Les filles de l'institutrices (Sebbar,2018). Ces textes sont écrits à la première personne. Même pour son autre récit Je ne parle pas la langue de mon père (Sebbar,2003), l'écriture n'est pas linéaire elle cède la place à l'imaginaire lorsqu'elle ne trouve pas de réponse de son père. Écrire à la première personne un roman autobiographique affirme l'existence d'une personne un « je » assumé, et une évolution dans les épisodes de l'histoire selon l'âge ou la carrière du protagoniste. Selon Philippe Lejeune, l'écriture autobiographique, c'est l'écriture où l'auteur assume son « je ». Suivant un ordre chronologique d'événements de l'enfance ou encore à l'âge adulte, ce qu'il appelle Le pacte autobiographique : « Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence,

lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité » (Lejeune, 1996 :14).

Le « je » de Leïla est inexistant. L'écrivaine, échoue dans l'épreuve de l'écriture autobiographique, elle avoue : « Je ne m'imagine pas en sujet autobiographique. Je ne m'intéresse pas. Je ne pense pas (comme je l'ai si souvent entendu dire par d'autres) que ma vie est un roman. Qu'aurais-je à écrire qui puisse être lu ? Rien. J'ignore que, si j'écrivais ce que je ne dis pas (cette part clandestine dont je ne parlerais jamais), le récit serait lu. Si j'écrivais, ce n'est pas ce que j'écrivais. Donc je n'écris pas (Sebbar, 2010 : 74).

La répétition comme procédé d'écriture, témoigne d'une peur celle d'oublier. Le narrateur n'est pas à la recherche de soi mais dévoile un traumatisme identitaire. Les personnages récurrents sont ceux du père et de la mère. Leur mariage, son prénom, son entourage composé de différentes communautés en conflits forment le propre de son intrigue. L'injustice sociale, la suprématie coloniale, ont influencés sur le comportement des individus, qui s'acharnent plus vers la division que l'union au sens pluriel. Ne pas être comme, par le physique ou le nom et la langue condamne la personne dans la société coloniale ou patriarcale à être étranger au groupe.

Dans son texte on peut déceler trois types d'exil : familial, personnel et social. Au sein de sa famille, Leïla entend son prénom par sa mère lorsqu'elle la présente à ses amies : « J'ai entendu parler de moi. C'était ma mère. Qui parlait de d'autres femmes, à des amies. Moi je ne disais rien. »¹¹. Elle est différente de ses deux autres filles : elle est maigre, elle a les cheveux frisés comme son père : « Elle est un peu maigre » ou « elle n'est pas comme sa sœur, appliquée, habile, attentive. Jamais rien pour la maison, même pour ses poupées. IL faut la forcer c'est terrible... » Elle disait aussi... Et je savais que c'était moi à cause des cheveux. »¹². L'amour maternelle ne se présente que comme un devoir envers elle. Cet acte, la plonge dans un mutisme intérieur, elle est étrangère aux yeux de sa mère. Le féminin et le masculin, se perdent face à un prénom arabe qui ne correspond ni à son identité française, ni à sa langue maternelle. Et finalement elle n'a pas de place dans une société coloniale, qui la voie autre puisqu'elle ne correspond pas à tous les critères pour être française : « Mon nom même, prénom et patronyme, annonce que je suis la fille de mon père, un Arabe, un ennemi de la France, un assassin des bons, de vrais Français, propriétaires industriels de ce pays sauvé de la friche et de l'ignorance, en rupture salutaire de langue inculte, de religion obscurantiste, de coutumes obsolètes. »⁶⁶ Et la société dite patriarcale traditionnel, elle n'a pas de place non-plus. Elle est fille d'une française, d'une étrangère. Elle pense qu'un être pareil mérite une appellation spéciale comme à l'époque coloniale : « SNP, comme l'administration coloniale avait désigné ceux qu'elle n'avait pas enregistrés et dont elle niait le nom d'origine, le nom arabe imprononçable, inaudible. SNP : Sans nom patronymique. J'étais sans nom. »²⁴. Dans la tradition algérienne, le père de famille est le pilier de sa maison, c'est le père qui domine, dans leur maison tout est bousculé. La narratrice ne peut exprimer son « je », elle est incapable de le faire, puisqu'elle n'arrive pas à l'assumer. Une amnésie un refus de soi, qu'elle explique par sa non appartenance patriarcale.

2.2 Entre colonisé et colonisateur :

Entre la domination de la mère qui symbolise la France et la soumission du père qui est l'image de l'Algérie l'écrivaine avoue : « Et moi, dans cette histoire de corps, d'âme et de langue ? fille d'un victime et d'une bourreau... Prise au piège. Tourmentée. Entre un masculin féminin et un féminin masculin. Qui est le père, qui est la mère ? Produit neutre, ni fille ni garçon, enfant d'une union contre nature ? Fuguer de dans la géographie physique et mentale pour échapper à la folie. Fuguer. Se sauver loin, de l'autre côté de la mer. Dans l'exil. » (Sebbar, 2010,45).

Ce qu'on constate ici, au niveau des deux mots : « Un victime et une bourreau », l'inversion des rôles du non-respect de la grammaire, est une forme de domination. Ce traumatisme identitaire, est vécu d'abord par l'écrivaine dans son enfance en ne pouvant s'identifier : est-elle une fille ou un garçon : « J'ai su d'abord ce que je n'étais pas. Je n'étais pas un garçon. » (Sebbar, 2010,14). Dans la langue française son prénom n'existe pas. Il n'a pas de sens pour elle. Elle veut séparer son nom de son prénom. Une fois prononcé elle sait qu'elle est classée, à chaque fois en lui demande le sens de son prénom, elle se met à imaginer un sens arabe, celui de la fille sur le livre scolaire qu'on présente aux enfants dans les écoles de la république le texte du livre illustré : «Extrait de BONJOUR À L'ÉCOLE. LECTURE ET LANGUE FRANÇAISE (1 LIVRET). é . è . ë . Bonjour Léila ! » (Sebbar, 2010, 16) . Elle n'est plus elle-même. Elle est une autre qu'elle ne connaît pas. Puisqu'elle ne connaît pas la langue et elle n'a jamais joué avec des filles arabes, ni juives ni françaises. Malgré que son physique, ses cheveux frisés disent qu'elle ressemble à son père l'arabe aux yeux bleus. Un rejet de soi, puisqu'elle ne ressemble pas à sa mère à ses sœurs. Ce sentiment d'infériorité s'approfondit lorsqu'elle voit son père délaissé sa propre culture pour une autre : « Mon père m'a placé volontairement du côté de ma mère, du côté du vainqueur, du dominant, du côté de la France en Algérie, de l'Algérie française dans sa langue et dans ses livres obstinément. Répondant au désir de mon père, je n'ai pas appris sa langue et je dis, j'écris que je n'apprendrai pas. » (Sebbar, 2010,85). Elle le voit colonisé par sa mère, pris de force à sa mère arabe, à sa culture. Le classement qu'elle fait à ses parents existe à la maison elle répète la maison de ma mère. Cette possession de tous ce qui est patriarcale finit par détruire la personnalité de la seule fille qui porte un prénom arabe elle et son père échappe à la langue française : « « Leïla » le seul mot qui ait échappé à la langue de ma mère. le seul que j'entende encore et qui fait en quelque sorte scandale, perdu là, présent sur une page ou par la voix de quelqu'un. Le seul qui témoigne aujourd'hui que la langue de ma mère m'a fait violence, comme à mon père. » (Sebbar, 2010,23).

Le « je » de l'écrivaine n'est plus, elle ne peut s'exprimer. Comment parler d'un « je » inexistant. Cette perte de soi, elle l'exprime par non classement des deux côtés, en conflit, un déchirement qui la brise à chaque fois qu'elle se rappelle qu'il faut qu'elle choisisse un clan. Elle fond dans une amnésie volontaire, qui lui évite le malheur d'être tout le temps, étrangère :

Une enfance perturbée par l'absence de l'autre entité inconnue de l'identité personnelle, celle du père. Il s'agit d'une introversion, un sujet dépossédé de lui même, un corps inprononçable : « Dire « je », l'écrire, ça s'apprend. Et si personne n'a été là pour qu'il prenne vie, pourquoi il vive et prospère, ce « je » inconnu, né de père et de mère inconnus ? Orpheline du « je » maternel et du « je » paternel. Comment d'une double absence, produire la présence, produire la présence d'un « je » privé de l'un et de l'autre ? Il n'existe pas, dans la langue française, un mot qui dise l'état d'une mère, ou d'un père, qui a perdu son enfant. Comment nommer celle qui a perdu le « je », le sien, qui existe, forcément ? Mais ne sachant pas s'il est mort, il faut en faire le deuil le pire des deuils. Il aurait disparu, on l'aurait fait disparaître, il fait si peur, il est si démoniaque » (Sebbar, 2010 : 72).

Sa mère n'est pas la favorite, elle n'est pas la cousine de son père. La roumiya ou l'étrangère à emporter le père au monde interdit, de l'ennemi. Cette union est une rupture avec la lignée familiale traditionnelle, avec la religion.

Dans son roman des textes viennent comme une conséquence à l'absence de la langue. D'abord la disparition des ancêtres, des deux côtés maternel et paternel. La séparation, est dû à la transformation sociale. Leur petite famille nucléaire, moderne est construite loin du regard de l'ancêtre. Leurs visites aux grands parents se limitent à des occasions et des fêtes religieuses. La séparation du côté paternel, avait son impact sur l'écrivaine : ses tantes et sa grand-mère analphabètes différentes par leurs habits traditionnels, leur langue, leurs hospitalités forment pour elle la vraie absence. Ce patio féminin avec tous ses secrets, n'est plus. Le fils aîné ne transmettra pas les contes et les légendes. À la maison les livres d'histoires remplaceront la voix de la

conteuse. Elle est instruite mais elle ignore l'éthique traditionnelle, elle ne comprend pas ces codes féminins du corps de la pudeur. Des femmes vêtues en blanc, le haïk qu'elle essaye de porter en France. Mais vainement elle ne saurait être comme elles. De ce patio intime elle n'aura que la belle image et le beau tableau de femmes descendant au marabout de la ville.

Une autre conséquence dû à la laïcité des parents instituteurs de la république : l'absence de Dieu, pas de religion ni catholique ni musulmane. Pas de livres sacrés à la maison des maîtres : « Dans la bibliothèque familiale, sur les tables de chevet des chambres, Ni bible ni Coran, Dieu n'habite pas la maison de l'école » 94. Elle connaît le moindre recoin de la bibliothèque de la maison. La religion des parents c'est la laïcité. Pas de prières à la maison, le bon et le mauvais sont enseignés par les dogmes républicains. La voix divine n'est plus, elle n'est pas enseignée aux enfants malgré que c'est une tradition algérienne de faire d'abord l'école coranique. Elle n'est pas aussi chrétienne, elle ne va pas à l'église : « Certains pères avaient admis, pour leurs filles, l'école des sœurs. Elles n'iraient ni à la messe ni au catéchisme, et, si, elles entendaient parler de Dieu, Dieu n'est-il pas le même pour tous et Abraham n'est-il pas le père des religions du livre ? Instituteur de la république laïque, mon père n'aurait pas pensé inscrire ses filles à l'école des sœurs. » (Sebbar, 2003,34). Elle ignore le sens de la prière, on ne lui a pas appris le mal et le bien par la religion, elle l'a appris à l'école pour devenir un citoyen modèle, elle rencontre des fois de sœurs sur son chemin. Mais l'image qui l'a marqué c'est celle des femmes arabes en haïk blanc allant vers le cimetière ou le marabout : « Pourquoi ignorante de leur Dieu, des mots vers Lui prononcés ensemble dans la même foi par ces femmes de la compagne algérienne, réunies dans leur marche vers le mausolée saint, pourquoi une telle émotion ? » (Sebbar, 2003,97) . Elle constate qu'elle n'a pas besoin de prier, elle mange quand elle veut, elle est habillée à la mode, elle ne manque de rien. Ces parents ne lui ont pas enseigné la religion ou la prière : « je ne choisis pas mes livres, mes pères et mères nous les offrent, rien ne manque dans les livres, la vie l'amour la mort, mais Dieu non, il n'est pas là, il n'est jamais là, ce que je ne connais pas ne me manque pas. » (Sebbar, 2010,94).

Un être neutre, sans voix qui ne peut se protéger des filles des colons ni de garçons arabes qu'elle rencontre en route vers la maison de l'école : « Des insultes, il n'y a pas de doute, où se mêlent des mots que je comprends. Roumia et Roumiettes, la Française, la chrétienne, l'étrangère, ma mère, et nous trois, les filles de cette femmes (elle n'est pas la bienvenue) » (Sebbar, 2010,64). Cette langue qu'elle entend qu'elle n'arrête de reparler sur cette scène traumatisante : « Je sais que j'ai déjà raconté, écrit ma stupéfaction muette à ne pas oser penser que la langue qui voulait ma mort, la mort de mes sœurs (plusieurs variations ont suivi les mots arabes des garçons du chemin), c'était la langue de mon père » (Sebbar, 2003,65). La protection des parents n'est plus, elle est seule face à une violence verbale selon laquelle elle répertorie la langue coloniale ou langue violente. Ce dilemme va l'emmenner vers le silence des bibliothèques. Même à cet endroit elle ne va pas sur l'Algérie, interdite inconnue. L'amnésie volontaire, l'exil, la fugue étaient la seule solution pour mettre un terme à ce drame sans fin : « Fuguer. Se sauver loin, de l'autre côté de la mer. Dans l'exil. Dans le silence des bibliothèques et des livres des autres. La réclusion, sans protection familiale, puisque la généalogie ne parle pas. » (Sebbar, 2003, 45). Cette séparation radicale en pays natale, devient le leitmotiv d'écriture, de retour vers soi une façon d'exister en exil de se créer sa propre généalogie en parcelles : « Archéologue désespérée et confiante à la recherche des morceaux épars, pour quel corps impossible ? Iris, la langue de ma mère, ressuscite le corps de l'Algérie, mon père ? » (Sebbar, 2019,46). Par l'écho de la langue arabe des femmes immigrées, étrangères, loin des aïeux, perdues comme elle en terre inconnue. Elle renoue avec son père, sa terre : « Des femmes arabes parlent entre elles dans un triste square de la terre française. Je marche encore et encore, seule, dans les mots déplacés, les voix des femmes qui bavardent dans l'exil, la terre de béton, la nouvelle terre où j'écris le corps de mon père dans la langue de la France, ma langue agitée, violente et pudique. » (Sebbar, 2010,46). Leïla renaît par le silence du père, de mouvements révolutionnaires, de la guerre d'Algérie. Par la fiction elle raconte le monde du père arabe par la langue française langue de sa mère, sa langue. Elle aura sa tribu, sa lignée en papier, les femmes arabes desquelles elle fut séparée deviendront les mères

les sœurs ou héroïne comme Shérazade. Son texte se donnera un nouveau souffle celui de ses routes algériennes en France : « C'est ainsi que je peux vivre, dans la fiction, fille de mon père et de ma mère. Je trace mes routes algériennes dans la France ». (Sebbar, 2010,68).

3.Conclusion:

Vue l'impossible remédiation au drame identitaire personnel, Leïla Sebbar, invente un monde dont en réalité elle ne faisait pas partie. Par la fiction elle écrit des récits pour des femmes privées de voix. Des soldats morts lors des deux guerres mondiales morts pour la France et enterrés en exil loin de la terre des ancêtres. Son écriture devient un lieu de rencontre pour des parcelles de mémoires afin de dessiner un tableau parfait par la différence. Ces prénoms français et arabes qui peuplent son œuvre sème une identité hybride.

4. Références :

1. Benjamin Stora (2018), Une enfance si proche, si lointaine, Bleu autour, France.
2. Fatma Besnaci-Lancou (2018), École de filles, Novi, Bleu autour, France.
3. Joëlle Bahloul (2018), Le nom et la langue, Bleu autour, France.
4. Leïla Sebbar (2010), L'arabe comme un chant secret, Bleu autour, France.
5. Leïla Sebbar (2003), Je ne parle pas la langue de mon père, Julliard. France
6. Leïla Sebbar, Nancy Huston (1993), La moustiquaire, Blefond, France.
7. Leïla Sebbar (2018), Les fille de l'institutrice, Bleu autour, France.
8. Leïla Sebbar (2004), Mes algéries en France, Bleu autour, France.
9. Leïla Sebbar (1997), Une enfance algérienne, Gallimard, France.
10. Mouloud Feraoun (1972), L'anniversaire, Le Seuil, France
11. Phillipe Blanchet (2016). Rejter un accent, c'est toucher à l'identité de l'être.
12. Phillipe Lejeune (1996). Le pacte autobiographique. Le Seuil.

-